

Madame Renée Létang. (Née à Sannat en 1922)

L'atelier de charronnerie et le moteur

Récit écrit en avril 2010.

En face de la maison Chaussemy se trouvait l'atelier de charronnerie de mon grand-père, la « boutique » et le hangar à bois. Devant une petite cour limitée par un mur toujours plus ou moins écroulé. Les vaches, en allant au champ entraient dans la cour, tentées par l'herbe verte et leurs propriétaires ne se donnaient pas la peine de venir les sortir. Ils envoyaient le chien. Les vaches, affolées, ne trouvant plus la sortie sautaient par-dessus le mur sur la route et les pierres tombaient chaque jour un peu plus. Dans le coin, séparant la cour de l'ouche, il y avait un gros sycomore qui à l'automne envoyait ses siliques un peu partout, tout autour, ainsi naissaient des petits sycomores mais que l'on arrachait aussitôt. Un seul suffisait. Dans le mur séparant la cour de l'ouche il y avait un gros anneau de fer. Cet anneau servait à attacher les chevaux des clients qui se rendaient à Anchaud en voiture à cheval. J'y ai surtout vu attacher le cheval de la marchande de beurre et celui de la Marie Chaussemy, une veuve toujours vêtue de noir mais une femme à poigne. Elle arrivait chaque samedi, attachait son cheval à l'anneau, s'installait dans la cour. Les gens du village du bas lui apportaient des pleins paniers d'œufs, des paniers d'osier confectionnés et vendus par les bohémiens, de grosses mottes de beurre qui allaient, suivant les saisons, du blanc crémeux au jaune soutenu.

Derrière la boutique se trouvait le jardin mais il fallait traverser la boutique pour y accéder. Dans le jardin, la cabane du moteur, à côté, les écuries à lapins. A droite l'ouche où l'on faisait, soit des pommes de terre, soit de la luzerne pour les lapins. Il y avait aussi des parterres, vers le haut, le long de la route, ma mère y plantait des balsamines, des crêtes de coq, des reines-marguerites. Elle aimait beaucoup les fleurs et ramenait toujours quelques boutures de ses visites chez ses amies, de rares visites, ma mère ne sortait pas beaucoup, mais j'y reviendrai. Dans le jardin il y avait un gros lilas de couleur

pâle mais très odorant. Quand le lilas fleurissait, que les rainettes chantaient le soir, que l'on mangeait sur le banc la soupe aux petits pois mange-tout, en tenant son bol à la main, il faisait bon vivre dans le village. Il y avait aussi un énorme pommier du Japon, un peu de groseilles à maquereaux « les baloches » et du persil, un peu partout, qui se semait tout seul. Dans le buisson entre le jardin et l'ouche il y avait un gros poirier qui amenait de toutes petites poires « les peroux ». Bien mûres ces petites poires étaient très bonnes. Près de l'allée centrale un énorme pêcher donnait de petites pêches très parfumées mais il était très vieux et un jour il a été cassé par le vent. Mon grand-père l'a arraché, je l'ai beaucoup regretté. Le long du mur du hangar, bien exposé au midi il y avait deux ou trois poiriers de poires « curé », elles devenaient énormes mais ne se consommaient que l'hiver. Mon grand-père les cueillait, les installait bien rangées sur une claie au grenier et en décembre on descendait ces poires une par une à la cuisine, on les mettait sur le buffet pour les réchauffer un peu car elles étaient glacées et on les mangeait devant le feu de cheminée. Elles étaient fraîches, juteuses, délicieuses.

La boutique était le refuge des enfants et aussi de tous les hommes du village. Il y avait une très bonne cheminée qui tirait bien, mon grand-père qui était frileux y maintenait toujours un bon feu, avec des débris de bois très secs, les chutes, les écorces et cela flambait. Les fermiers qui l'hiver n'avaient pas grand-chose à faire, sauf « boucher » quelques haies ou mener boire les vaches à la « pêcherie », s'arrêtaient en passant devant la boutique, entraient se chauffer, s'asseyaient, bavardaient. On entendait des récits de chasse, des histoires drôles et même un peu lestes, mais surtout le thème qui revenait le plus souvent était la guerre 14-18. Chacun racontait pour la centième fois ses exploits, ses misères, ses blessures. Ils l'avaient tous faite, cette guerre ou presque. Ceux qui ne l'avaient pas faite, comme mon grand-père qui était trop âgé, mais qui était parti quand même à la déclaration. Il était allé jusqu'à Evaux au recrutement, mais on l'avait renvoyé dans ses foyers. Lui, racontait ses histoires de service militaire, trois ans, ils faisaient à cette époque. C'était long, mais avec le temps, l'éloignement, cela devenait des bons souvenirs. C'était le seul moyen, pour la plupart, de voyager, de sortir de leur trou, de prendre le train, de voir d'autres paysages ou d'aller en ville. Ici, on les envoyait beaucoup à Vincennes. Là, ils prenaient l'air de la ville, ils se dégourdisaient un peu, le temps du service militaire tout au moins car,

revenus dans leurs foyers, ils n'en sortaient plus jusqu'à leur mort. Les voyages coûtaient chers et puis où seraient-ils allés et pour quoi faire ?

Nous, les enfants, Marcel et moi, nous étions constamment dans la boutique les jours de congé, surtout l'hiver. L'atelier fournissait la sciure, les baguettes, les petits morceaux de bois à clouer, à assembler, les piles de rais montant jusqu'au plafond pour jouer à cache-cache, les machines. La scie à ruban avec son plateau lisse, la mortaiseuse près de la porte du jardin, le tour près du moteur, le gros établi très épais et les rangées d'outils contre les murs. Et puis il y avait le moteur. Une innovation, une curiosité. Mon grand-père a eu le premier moteur de la région, un moteur à pétrole qui pétaradait et effrayait les chevaux, qu'il était allé chercher à Vierzon en 1905. Une partie de la dot de ma grand-mère était passée à l'achat de ce moteur. Mais on venait le voir de loin. Je me souviens encore du bruit, des teufs-teufs, des pétarades et de l'odeur, une odeur de pétrole et d'huile chaude, et la rangée de burettes à col plus ou moins long pour graisser les différentes parties. C'est ma grand-mère qui l'allumait avec une mèche de coton et du pétrole au bout d'une longue tige de fer. Mon grand-père attendait pour le mettre en marche d'avoir beaucoup de travail à faire : scier, mortaiser, tourner. On changeait les courroies de place après chaque opération. C'était un travail considérable, cela durait la journée entière.

Je me souviens aussi des « lits de charrette » que l'on peignait, posés sur des tréteaux, avant de mettre les roues. C'est ma mère qui était chargée de cette opération délicate. On avait, en gros, dans des bidons de la céruse, de la poudre bleue ou grise, de l'huile de lin. Du bon mélange de ces produits dépendait la qualité de la peinture. L'huile de lin faisait briller, mais coûtait cher, la céruse était dangereuse à manipuler mais tout se faisait à la maison, artisanalement. Tous les membres de la famille mettaient la main à la pâte à cette époque. La boutique était le centre du village, importante, indispensable croyait-on, et pourtant un jour elle s'est fermée et le village en a été transformé : tristesse, regret des réunions entre hommes, du bon feu qui vous réchauffait quand vous reveniez glacés des champs, de cette halte où l'on trouvait l'amitié, les plaisanteries, la gaieté. L'érudition de mon grand-père qui étonnait toujours.....